

## Études littéraires africaines

HAMILTON (Grant), dir., *Reading Marechera*. Woodbridge : James Currey, 2013, 196 p. – ISBN 978-1-84701-062-9

Xavier Garnier



Numéro 36, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026360ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026360ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Garnier, X. (2013). Compte rendu de [HAMILTON (Grant), dir., *Reading Marechera*. Woodbridge : James Currey, 2013, 196 p. – ISBN 978-1-84701-062-9]. *Études littéraires africaines*, (36), 188–190. <https://doi.org/10.7202/1026360ar>

songe, le défini de l'indéfini. Dans *Dusklands*, la récurrence du pronom « Je » pour désigner Eugene Dawn et Jacobus Coetzee débouche sur une désarticulation complète de leur identité. Dans *Waiting for the Barbarians*, finalement, le mouvement perpétuel du magistrat le place dans une relation de conflit avec l'État qui se bat pour le reconnaître et le contrôler (p. 159). Ces dédoublements identitaires font écho au dédoublement métatextuel du lecteur et de l'écrivain, ainsi que l'explique G. Hamilton : « à chaque moment de la composition de ses romans, Coetzee se prive volontairement de la finitude établie par l'identité d'un sujet pour favoriser l'écriture d'une expérience qui va nécessairement au-delà de sa propre expérience » (p. 163).

Le grand mérite de cet ouvrage est d'offrir un panorama exhaustif du corpus deleuzien tout en établissant d'utiles parallèles avec une série de textes relevant des *cultural studies*. Le lecteur y trouvera une mine de détails ainsi que des analyses exemplaires. L'introduction est dense et riche, mais d'un accès relativement difficile pour ceux et celles qui ne possèderaient pas de connaissances approfondies des études postcoloniales, ainsi que des essais de Deleuze et Guattari et des romans de Coetzee. En revanche, les initiés se délecteront à la lecture de cet ouvrage et y trouveront maints arguments pour poursuivre le débat. Il convient, finalement, de souligner la grande qualité de la bibliographie et de l'index thématique.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

HAMILTON (GRANT), DIR., *READING MARECHERA*. WOODBRIDGE : JAMES CURREY, 2013, 196 P. – ISBN 978-1-84701-062-9.

Cet ouvrage collectif consacré à l'œuvre de l'écrivain zimbabwéen Dambudzo Marechera s'inscrit explicitement dans le prolongement d'*Emerging Perspectives on Dambudzo Marechera*, paru en 1993 sous la direction de Flora Veit-Wild et Anthony Chennels, qui avait proposé de fructueuses pistes de lecture au carrefour des théories postcoloniales et postmodernes pour décrypter les écrits de cet auteur hors-norme. Les dix contributions qui composent ce nouvel ouvrage ont le grand mérite de ne pas verser dans des considérations théoriques qui se tiennent à l'écart des textes, mais de tenter d'éclairants parcours de lecture qui s'appuient sur les prises de position de Marechera lui-même, notamment celles qu'on trouve dans son article : « The African Writer's Experience of European Literature ». On ne lira donc pas de propos globaux sur cette œu-

vre, mais des analyses précises de *House of Hunger*, de *Black Sunlight*, de *Black Insider*, de la pièce jusqu'ici passée inaperçue *The Servants' Ball*, et des très remarquables sonnets à Amelia.

La reconnaissance de la radicalité de l'engagement de Marechera dans son écriture est un point de ralliement entre tous les auteurs qui vont infléchir leur lecture tantôt dans un sens politique, tantôt dans un sens esthétique. Plusieurs articles s'intéressent à l'anarchisme de cette écriture inscrite dans un réseau qui va de Shelley (Tinashe Mushakavanhu) aux avant-gardes postmodernes contemporaines (Mark P. Williams) et qui reprend le discours philosophico-politique de la pensée anarchiste du XX<sup>e</sup> siècle (Anias Mutekwa). L'individualisme radical de Marechera est le contraire d'un solipsisme, et la multiplication des références, y compris celles qu'il puise dans l'Antiquité gréco-latine et que recense Madhlozi Moyo, se met au service d'un combat contre les discours idéologiques institués qui cherchent à s'imposer à lui.

Anna-Leena Toivanen, à propos du grotesque, et Bill Ashcroft, à propos de l'écriture ménippéenne, reprennent les analyses bakhtiennes sur les enjeux politiques du roman comme genre de résistance à la normalisation du réel que l'appareil d'État, qu'il soit colonial ou postcolonial, impose aux catégories subalternes. Marechera pense et écrit le monde par le bas : voilà pourquoi son écriture refuse les cadres contraignants et que sa perception du réel ne connaît pas les bienséances.

Trois contributions lisent les textes de Marechera comme des dispositifs en vue de faire advenir du devenir. À l'aide de Derrida, Grant Hamilton analyse le motif de la tache (*stain*) dans *House of Hunger*, taches de sang, d'encre ou de sperme, comme des traces de combats oubliés qui sont autant de formes d'appel qui redessinent la carte d'un Zimbabwe en devenir. C'est à partir de Frantz Fanon que David Huddart propose une lecture de *The Black Insider* comme l'impossible autobiographie d'un être exilé sous une peau noire, qui creuse en lui un vide qui ne pourra s'exprimer que par un saut dans le futur. Enfin, Eddie Tay plaide pour une approche de la poésie de Marechera qui accepte ses rythmes et ses élans internes et se refuse à toute interprétation qui tendrait à réduire ce qui fait son noyau vide, qui est une formidable réserve de sens à venir.

La contribution de Memory Chirere à propos de *The servants' Ball*, l'unique pièce écrite en *shona* par Marechera, lui permet de réouvrir le passionnant débat sur les littératures en langues africaines. L'écrivain, qui se refusait à écrire en *ShitShona* ou en *ShitNdebele* comme le souhaitent les « *missionary chickenshit* », opte pour le *chiungwe* (dia-

lecte *shona* de Rusape) pour mettre en scène le discours subalterne du petit personnel d'une maison bourgeoise au cours de ce qu'on pourrait appeler une « partie de bière », discours collectif qui bascule progressivement dans l'absurde, non loin des expérimentations dramaturgiques avant-gardistes.

Par son attention aux détails du texte, ce volume marque une nouvelle étape importante dans la recherche consacrée à l'œuvre de Dambudzo Marechera. Quelques clés nous sont données ici pour lire cette œuvre difficile, parfois occultée par la légende qui auréole la figure de cet écrivain rebelle.

■ Xavier GARNIER

KAMADA (ROY OSAMU), *POSTCOLONIAL ROMANTICISMS: LANDSCAPES AND THE POSSIBILITIES OF INHERITANCE*. NEW YORK, BERN, BERLIN, BRUXELLES, FRANKFURT A.M., OXFORD, WIEN : PETER LANG, COLL. POSTCOLONIAL STUDIES, VOL. 10, 2010, 157 P., INDEX – ISBN 978-1-4331-0818-1.

Dans les études postcoloniales, s'il est plus courant, voire naturel, de s'intéresser aux œuvres des écrivains qui écrivent de l'intérieur, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas quitté leur terre natale, les écrits de ceux qui ont immigré dans les pays occidentaux méritent tout autant l'attention des critiques. C'est à cette deuxième catégorie d'écrivains qu'appartiennent les trois auteurs étudiés par Roy O. Kamada dans cet ouvrage. Il s'y intéresse à l'œuvre de trois écrivains vivant et travaillant aux États-Unis : Garrett Hongo (poète américain d'origine japonaise), Jamaica Kincaid (essayiste, nouvelliste et romancière américaine originaire d'Antigua) et Derek Walcott (poète et dramaturge originaire de Sainte-Lucie).

À travers une analyse synthétique des textes, l'auteur propose une étude de la place de la nature et du paysage dans les œuvres de ces trois écrivains diversement marqués à la fois par l'attachement et l'éloignement de leurs terres natales. Il part du constat qu'ils ont un rapport problématique avec le paysage naturel de leurs pays d'origine, raison pour laquelle ils en ont fait un motif central dans leurs romans, mémoires et poèmes. Le paysage est réimaginé avec, pour outil, une profusion de termes romantiques. Quoi qu'il en soit, les trois auteurs étudiés ici ne sont guère engagés dans un projet romantique, ainsi que le rappelle Kamada. Ce dernier se contente seulement de constater que le discours romantique occupe une place importante dans leurs écritures respectives.